

ACTIVITES AGRICOLES ET TRANSFORMATIONS SOCIO-ECONOMIQUES DANS UNE

REGION DE L'OUEST MOSSI par Jean-Marie Kohler

Jean-Marie KOHLER a choisi pour centre de son étude, le village de Dakola, situé dans la région de Yako, frange ouest de l'Empire Mossi. Cette communauté villageoise présente un double intérêt en raison de sa position géographique : il est d'une part relié à la route Yako-Koudougou par une piste carrossable en toute saison - ce qui lui évite de se replier sur lui-même comme les autres villages, durant l'hivernage - et d'autre part, est proche d'une importante chefferie installée à Bouré, ce qui rend plus aisée l'étude des phénomènes politiques et économiques en rapport avec la chefferie. Le cercle de Yako est caractérisé par une précarité quasi-permanente de la situation économique (due en grande partie à l'irrégularité de la chute des pluies) qu'aggrave la densité élevée de la population et la rareté des terroirs de culture.

Le village lui-même, comprenant 567 habitants au moment de l'enquête fut fondé par les envahisseurs Mossi, probablement au cours de la seconde moitié du 16ème siècle, et sa division actuelle en quatre quartiers reflète encore les divisions historiques de la chefferie. Il ne reste des autochtones ninisi, qui, selon la tradition avaient pris la fuite, que des fonctions religieuses particulières, liées au culte de la terre.

La structure de parenté patrilinéaire et patrilocale déterminait autrefois des groupes sociaux, dont le plus important était la Zaka, segment de lignage localisé, large unité familiale de production et de consommation, maintenant éclatée au profit de la famille réduite. Seules restent importantes les zaka des chefs. Cet éclatement des segments de lignage a été décisif pour l'évolution des structures économiques et la dégradation des formes traditionnelles de coopération, d'autant plus que les fréquentes migrations des jeunes hommes célibataires a favorisé l'apparition de besoins nouveaux et de l'individualisme économique.

"Ainsi, des formes de travail diverses (traditionnelles et modernes) se juxtaposent, se compénètrent et quelquefois s'opposent. C'est pourquoi l'évolution des structures du travail révèle les transformations que subit la société globale ; elle caractérise un domaine d'activités où la société est mise en question d'une façon fondamentale puisque sa survie dépend des réponses qu'elle apporte aux problèmes posés par les transformations de l'ordre existant. Dans cette perspective, les conflits qui surgissent à propos du travail sont des événements riches en enseignements sur le jeu des forces qui déterminent la dynamique sociale."

C'est dans cette réciprocité de perspectives que sont étudiées les activités agricoles, notamment la composition et la vie des exploitations, et les formes d'organisation du travail communautaire libre.

Les critères retenus pour définir l'exploitation concernent les modes de production et de consommation, et non celui d'appropriation des terres :

"d'une manière générale, nous entendons par exploitation, un groupe de personnes qui travaillent habituellement en vue de se nourrir du fruit de leur travail commun."

A la suite de l'éclatement des zaka, les exploitations comptent peu de travailleurs (3 ou 4 travailleurs) et leur exiguïté même contribue à renforcer leur précarité, ce dont les habitants de Dakola ont conscience. Néanmoins, le désir d'indépendance ressenti par les plus jeunes à l'égard des plus vieux, ainsi que la naissance de l'individualisme économique restent les plus déterminants.

Toutefois, ce sont encore les transformations subies par les formes communautaires du travail qui sont les plus révélatrices du processus d'affaiblissement des dynamismes et des régulations traditionnels, ainsi que de l'inadéquation des valeurs autrefois attachées à la production et à la consommation. Ces motifs de la coopération étaient techniques, en raison de la faible durée de la saison agricole exigeant une productivité accrue notamment pour le sarclage et le débroussaillage.

Les rabense déterminaient la coopération sur un même champ de personnes d'exploitations différentes, pour un temps limité. Cette forme d'entraide exigeait la réciprocité.

"Les raisons de cette coopération étaient autant sociales que techniques : les liens qui unissaient les membres de la communauté lignagère ou villageoise étaient renforcés par cet échange de services, la prééminence des valeurs communautaires était réaffirmée, et en même temps le travail en commun permettait d'élargir le goulot d'étranglement des travaux agricoles."

Les conditions psychologiques et sociologiques sont encore très influentes. En effet, les liens de parenté entre les différents exploitants déterminent leur participation aux rabense dont la plupart sont organisés pour la culture des produits destinés à la subsistance, et non à des revenus monétaires. Cette forme de solidarité s'est néanmoins dégradée en raison de l'éclatement des grandes unités sociales et de l'introduction de l'économie de marché rendant possible l'enrichissement des individus. Ainsi, le rapport de forces économiques entre les communautés est pris en considération et les journées de travail sont comptabilisées avec précision et échangées unité pour unité.

"C'est certainement une des raisons par lesquelles on peut expliquer qu'un climat de suspicion s'est substitué au climat de coopération : chaque unité surveille l'unité voisine pour veiller à ce qu'elle ne développe pas à son détriment une puissance économique excessive qui pourrait se transformer en puissance politique.

Les sosose constituaient un mode d'entraide plus souple et s'adressaient à des communautés plus vastes, pour une séance d'une demi-journée ou d'une journée. Ce type de coopération a subi d'importantes transformations, dans la mesure où il comportait une plus grande variété de relations interpersonnelles et où il était moins déterminé par les impératifs du travail. Le sosoaga est actuellement en grande partie dominé par des phénomènes de consommation liés à la recherche de prestige social et d'influence politique. A cet égard, les sosose donnés par les fonctionnaires et les hommes politiques sont particulièrement significatifs de la disparition des valeurs liées à l'entraide au profit du pouvoir personnel.

"Les sosose de consommation ostentatoire organisés par les chefs, les fonctionnaires et les hommes politiques constituent un phénomène créé par l'Indépendance. Avant la colonisation, les champs des chefs étaient cultivés par les serviteurs et les captifs. Pendant l'é-

poque coloniale, la main-d'oeuvre forcée suffisait toujours pour mener à bien les cultures des chefs. Mais par suite de la rapide dégradation des rapports de force qui existaient entre les chefs et la population au moment de la loi-cadre et plus tard, l'exercice de la seule coercition ne pouvait plus - après 1958 - assurer la culture des champs des chefs." "Mais les fonctionnaires et les hommes politiques ne pouvaient pas compter sur de telles habitudes de travail collectif à leur bénéfice. Ceux-ci n'avaient pas de grands champs à l'époque coloniale, et ceux-là sont nés à la vie politique avec l'accession du pays à l'Indépendance. Ce sont eux qui ont le plus contribué à dénaturer le sosoaga primitif : l'organisation d'une fête de consommation leur fournissait le moyen d'affirmer leur volonté d'intégration sociale malgré l'extériorité que leur conférait leur position économique et politique privilégiée."

Enfin, à Dakola, seules quatre exploitations qui jouissent d'une position politique ou économique au dessus de la moyenne ont donné trois soso dans l'année. Elles seules pouvaient en assumer les frais et étaient contraintes à une relative redistribution de leur richesse objective afin de ne pas être l'objet de la suspicion des villageois.

Enfin, les naam sont des sociétés de jeunes gens et de jeunes filles, organisées sur le modèle de la chefferie et plus récemment, sur celui de l'administration. Elles offrent leurs services aux cultivateurs qui en expriment le désir, contre une rétribution en nature au moment de la récolte. Le naam se présente comme une micro-société complète et équilibrée, construite à l'image de la société réelle : cette formule assurait la cohésion et la discipline de la jeunesse d'un quartier ou d'un village. En raison de l'absence des jeunes due aux migrations ainsi que de leur désir croissant d'indépendance, les naam sont en voie de disparition.

+
+ +

Si les transformations socio-économiques dans lesquelles sont engagés le village de Dakola et la région de Yako, se manifestent par l'affaiblissement des valeurs traditionnelles attachées au travail communautaire, elles n'ont pas cependant dégagé le travail de l'ensemble d'un contexte social qui lui donne encore la plupart de ses significations. Les activités de production et de consommation sont en effet enserrées dans le tissu des traditions religieuses et politiques. Ainsi, la croyance aux nyonyose esprits chargés de voler ou de garder l'âme des mils, ainsi qu'aux objets magiques efficaces mais dangereux qui en as-

sument la protection, les ka-tiise, a une forte répercussion sur l'organisation du travail. Elle réduit notamment le temps consacré à l'agriculture, car il est dangereux de rester dans les champs au moment où luttent les nyonyose et gêne la formation du travail individuel, car les formes traditionnelles de coopération ne sont pas attaquées par les esprits maléfiques.

"Cette croyance présente un obstacle majeur pour ceux qui, tentés de se convertir à une économie de rapport, voudraient exploiter rationnellement la valeur temps : cette croyance serait utilisée contre eux pour les empêcher de sortir de l'ordre traditionnel. D'autre part, il est certain que cette croyance gêne la formation objective du temps-travail."

Toutefois, plus encore que les déterminations religieuses, les déterminations politiques modèlent la dynamique sociale et la vie économique, dans cette société dont le principe de cohésion réside essentiellement dans une certaine structure des rapports de force. En effet, si les villages avaient dans la période pré-coloniale une relative autonomie politique fondée sur des compromis entre la chefferie et l'ordre lignager, ils la perdirent au profit du pouvoir central hiérarchisé introduit par la colonisation. Celle-ci s'appuya sur la chefferie à qui elle donna pleins pouvoirs, mais dût dans la subdivision de Yako, soutenir les naba par la force.

"En somme, nous assistons à un phénomène apparemment contradictoire : d'une part l'autorité traditionnelle se trouve renforcée en étant investie d'un pouvoir coercitif de plus en plus puissant, d'autre part elle se dégrade du fait même de la dégradation du système politique traditionnel... "Ce nouveau type de pouvoir qui s'exerçait dans tous les domaines de la vie économique et sociale engendrait chez les populations une attitude durable de profonde aliénation.

Cette aliénation se manifeste aujourd'hui encore dans de nombreux domaines par une obéissance passive qui exclut l'initiative : chacun fait ce qu'il doit parce qu'il y est contraint, en n'accordant le plus souvent à ce qu'il fait que le minimum d'attention nécessaire."

L'indépendance a fait disparaître cette situation et la société traditionnelle surdéterminée par l'ordre politique est entrain de s'écrouler :

"dans la situation nouvelle encore très indéterminée, on peut prévoir que

des innovations économiques modernes deviendront bientôt possibles."

La dernière partie de cette étude analyse l'économie du coton en tant que secteur test des transformations socio-économiques. Les statistiques montrent pour l'ancien cercle de Yako où d'ailleurs cette culture était traditionnelle, une forte augmentation de la production et de la commercialisation du coton, dans des régions où cependant la densité de population dépasse souvent 75 habitants au km² et où le problème du manque de terres se pose parfois de manière très grave. Ceci ne doit pas pour autant laisser prédire, dans les conditions actuelles le décollage économique de la région. En effet, après une tentative de culture obligatoire du coton, au moment de la colonisation, suivie d'une politique incitant à la libre production, l'activité cotonnière ne resta jamais qu'un secteur marginal de l'économie de subsistance : les champs de coton furent négligés aussitôt que s'affaiblit la contrainte. La production reprit sous l'influence de la Compagnie Française pour le Développement des Fibres Textiles (CFDT) puis accusa un net fléchissement de 1958 à 1960, en raison de la propagande des hommes politiques locaux, qui, à la veille de l'Indépendance, faisaient du refus de livrer à l'étranger la production du pays, une preuve de nationalisme. Ces quantités produites augmentèrent après l'Indépendance, sans que pour autant, l'économie cotonnière, ne prenne encore une assise solide.

En conclusion de son étude, J.M. KOHLER, après avoir mis en évidence la pauvreté significative des traditions orales en ce qui concerne l'invention de l'agriculture, et après avoir montré que les activités de production agricole sont considérées comme un pis-aller dont on se passe dès que l'on peut user de la force, s'interroge sur les chances de transformation socio-économiques dans cette région. Il apparaît en fait que si les divers domaines de la vie économique ont été étroitement liés aux transformations politiques, ils n'ont pas connu de développement propre sous l'influence de facteurs techniques ou économiques nouveaux. Des chances de transformation se manifestent toutefois, sous l'influence des jeunes qui ont voyagé et sous celle des nouvelles élites,

bien que ces dernières ne s'affirment encore que dans la lutte politique qu'elles ont engagé contre les chefs.

"Certes, il est possible de deviner les amorces d'une restructuration sociale et économique qui changera le statut de cette agriculture, mais les contradictions non résolues de la situation politique maintiennent pour le moment cette société dans une impasse dominée par les séquelles du passé".